

Langue	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
	pluriel		pluriel		pluriel		pluriel		pluriel		
Kikongo	mu- mw-	ba-	mu- mw-	mi- my-	di- dy-	ma-	ki- ky-	bi- by-	n- m-	n- m-	lu- lw-
Kiswahili	m- mw-	wa- w-	m- mw-	mi-	ji- ∅	ma-	ki- ch-	vi- vy-	n- ∅	n- ∅	u-
Shimaore	mu- mw-	wa- a-	mu- mw-	mi-	dzi- ∅	ma-	shi- sh-	zi- z-	n- ∅	n- ∅	u-

Figure 3 : Préfixes des onze classes nominales de trois langues bantoues : le kikongo, parlé notamment en Angola et en République démocratique du Congo, le kiswahili, langue officielle en Tanzanie, très largement utilisée en Afrique subsaharienne comme langue seconde, et le shimaore

► Dans l'énoncé « mon beau cocotier pousse vite », le nom « cocotier » en shimaore, *ksnadzi*, appartient à la troisième classe nominale qui correspond notamment aux végétaux et dont l'ensemble des noms commencent par les préfixes *mu-* ou *mw-*. L'incidence de la classe d'un nom commun sur les autres constituants de la phrase est illustrée dans les énoncés ci-dessous, l'un avec cocotier au singulier (classe 3) et l'autre au pluriel (classe 4) :

Ksnadzi kszuri uangu ssuhua haraka (mon beau cocotier pousse vite).

Kgnadzi kgzuri wangu gsuhua haraka (mes beaux cocotiers poussent vite).

Les préfixes de l'adjectif *-zuri* (beau), du pronom possessif *-angu* et du verbe *-uhua* (pousser) s'accordent en fonction des deux classes nominales auxquelles appartiennent respectivement un cocotier ou des cocotiers.

Au plan phonologique, un trait commun aux langues bantoues est la présence de nombreuses consonnes pré-nasalisées telles que dans les mots *k`u* (moustique), *lbhema* (bien), *lbpimu* (citron), *lbzia* (chemin) ou encore *leuo* (vêtement).

Un autre trait grammatical notable est la dérivation verbale : à partir d'une racine verbale, des suffixes permettent de modifier le sens du verbe.

shimaore	kiswahili	français	forme
uangiha	kuandika	écrire	active
uangihwa	kuandikwa	être écrit	passive
uangishia	kuandikia	écrire pour/à	prépositionnelle, applicative
uangishiana	kuandikiana	s'écrire l'un à l'autre	prépositionnelle + réciproque, associative
uangishiwa	kuandikiwa	être destinataire d'un écrit	prépositionnelle + passive
uangishiha	kuandikika	capable d'être écrit	stative, moyen-neutre

Figure 4 : Exemple de dérivation verbale pour le verbe "écrire" en shimaore et en kiswahili

► Le shimaore et les langues des trois autres îles de l'Archipel des Comores (shingazidja à Grande Comore, shimwali à Mohéli et shindzuani à Anjouan) appartiennent au groupe « sabaki » des langues bantoues dans lequel figurent également les dialectes du swahili et d'autres langues de l'Afrique orientale comme le pokomo au Kenya. Sabaki est le nom d'un fleuve kényan qui se jette dans l'océan Indien et qui traverse la région d'origine supposée de ce sous-groupe linguistique. La tradition orale des locuteurs de ces langues mentionne un lieu commun d'origine, Shungwaya, situé entre la Somalie et le Kenya. Les langues sabaki partagent un grand nombre de mots avec toutefois des changements consonantiques en fonction des langues comme l'illustrent les différentes versions du mot « bague » en shimaore et six autres langues du groupe sabaki.

Kigiryama (Kenya)	Kitikuu (Kenya)	Kiswahili, kiamu et kimvita (Kenya)	Chichifundi (Kenya)	Shimaore (Mayotte)	Shindzuani (Anjouan)	Shingazidia (Grande Comore)
pehe	peche	pete	pere	pere	mpere	mbere

Figure 5 : Le mot "bague" dans sept langues sabaki

Enfin, le shimaore présente de nombreux points communs avec deux dialectes du kiswahili parlés dans la région de Kwale sur la côte sud du Kenya. Comme les Mahorais, les habitants swahiliphones de cette région se disent d'origine shirazienne même si cette ascendance est largement surestimée. En réalité, « shirazi » était le nom utilisé autrefois pour désigner les Swahilis (métis arabo-perse-bantous). Aujourd'hui, leurs descendants s'identifient toujours à des Shiraziens, comme les « Wachifundi » de l'île de Funzi au Kenya. •

Une langue-culture qui témoigne de contacts historiques multiples dans l’océan Indien

Le shimaore contemporain porte de nombreuses traces des contacts tissés au cours de l’histoire entre les Mahorais et d’autres peuples. En premier lieu, les traces d’anciennes pratiques spirituelles communes dans la région peuvent encore être observées, notamment au travers des cultes de possession. Le djinn¹ est présent chez les Swahilis comme chez les Mahorais. Il est intéressant de noter que les Mahorais et les Anjouanais donnent le nom « Mgala » à l’un des djinns dit « africain », possible élément mémoriel commun de l’époque « Shungwaya » où le peuple Galla aurait chassé les Bantous de ce lieu prospère, provoquant leur migration vers le sud et les îles. Parmi les danses et chants traditionnels, le *shakasha* (à l’origine danse des esclaves) est présent chez tous les peuples du littoral est-africain. Il existe également un art oratoire traditionnel commun, l’*utende* (*utenzi* en kiswahili), prestigieux à Mayotte, qui consiste à chanter ou à réciter des poésies. S’y ajoute un vaste répertoire partagé de proverbes (*wasia*) et de contes (*hale*). Ces derniers, tant dans les cultures comoriennes que swahilies, mettent en scène des personnages animaux autour d’un filou, très souvent un lapin, dont les farces et les méfaits causent des problèmes aux dieux et aux humains. Des animaux continentaux comme *Mkolo Simba* sont présents dans les contes mahorais (*simba* = lion en kiswahili). Enfin, les habits traditionnels mahorais (*salouva*, *kanzu*, *kofia*) sont un écho venu des Swahilis. Le *kanga/nambawani*, tissu en coton imprimé de couleurs vives et agrémenté d’un proverbe swahili, est aujourd’hui très prisé par les musulmans de la côte est-africaine et il est également la base du *salouva* et du *kishali* portés par les femmes mahoraises.

¹ Le djinn est un esprit susceptible d’investir le corps d’une personne et de la posséder.

La cohabitation ancienne avec des groupes provenant de Madagascar se vérifie en particulier dans le vocabulaire relatif à la nature (animaux et plantes), l’espace (toponymie) mais aussi la famille (termes de parenté). Ainsi les mots *trambwi* (scolopendre), *vahibe* (grande liane), le nom du mont culminant à Mayotte, le Benara (grand froid), *ngivavi* (tante paternelle), *zaza* (bébé), *zena* (épouse de l’oncle maternel) ou *valahi* (frère de l’épouse) sont tous empruntés au malgache.

Une autre source d’influence linguistique et culturelle importante provient du Moyen-Orient, via les navigations et le commerce le long de la côte orientale de l’Afrique des Shiraziens (actuel Iran) du VIII^e au XI^e siècle puis, à partir du IX^e siècle, des Arabes provenant du Yémen et d’Oman (actuellement les vêtements des mariés mahorais sont quasiment identiques aux tenues traditionnelles omanaises). Dans leur sillage, ces derniers véhiculent l’islam qui devient graduellement la religion des peuples de la côte (*sahil* en arabe, d’où provient le terme *swahili*) et des îles. Ainsi, la plus vieille mosquée de France se trouve à Mayotte dans le village de Tsingoni (1532). Le persan mais surtout l’arabe ont alors enrichi le shimaore comme le kiswahili d’un vocabulaire abondant notamment dans les domaines de la religion mais aussi du commerce, de la navigation, de l’éducation ou encore de la numération. Du persan proviennent les mots *nanga* (en persan *langar* لنگر, ancre), *range* (رنگ, couleur), *baribari* (bareh بره, agneau) et de l’arabe *asubuhi* (صبح matin) ou encore *marahaba* (merci, مرحبا, bienvenue). Cet héritage commun à la zone swahilie comprend la religion musulmane sunnite shaféite, les rites soufis (pratique mystique de l’islam), les chants du *taarab* (*taarab* en kiswahili) qui sont des poésies d’amour chantées notamment durant les mariages, les contes Abuwnas (inspirés de ceux des Mille et Une Nuits) ou encore des instruments de musique accompagnant les danses tels que le luth d’origine yéménite *gabusi* (*gambusi* en kiswahili, de l’arabe *qanbūs*). La cithare *dzendze* (*zeze* en kiswahili) et le hochet en forme de radeau *mkayamba*, (*kayamba* en kigiryama) sont quant à eux d’origine bantoue.

La période de l’expansion coloniale européenne a également contribué au métissage linguistique et culturel. La présence de navigateurs portugais dans l’océan Indien

► du XVI^e au XVIII^e siècle est ainsi attestée par le navigateur et trafiquant d'esclaves Pierre-François Péron qui rapporte que des Mahorais lui parlaient portugais lors de sa venue à Mayotte en 1792. Les traces linguistiques de ces contacts avec la lusophonie apparaissent dans des mots communs du shimaore : *batata* (patate douce, pomme de terre), *meza* (table), *sapatiri* de *sapato* (sandale), *vinjo* de *vinho* (vin). L'adverbe interrogatif « ne » (n'est-ce-pas), souvent employé en shimaore, mais aussi dans les pays lusophones, pourrait provenir du portugais « não é » (négation + être) : *Leo utsoja, ne ?* (Tu viendras aujourd'hui, n'est-ce-pas ?). Le jeu de cartes mahorais appelé *turufu* est un jeu à levée de points avec atouts. C'est en réalité un jeu ancien d'origine portugaise, arrivé à Mayotte soit directement, soit par l'intermédiaire de la côte d'Afrique de l'Est : on retrouve en shimaore pratiquement les mêmes noms d'origine portugaise pour désigner les cartes et les couleurs qu'en kiswahili. C'est une variante de la *sueca*, jeu toujours très populaire au Portugal et au Brésil.

Enfin, la cohabitation avec le français durant la période coloniale puis postcoloniale participe de l'évolution du shimaore, avec un recours aux emprunts de plus en plus important depuis la massification scolaire à partir des années 1990. Les travaux de Cassagnaud (2007), Liénard (2010) et Maturafi (2019) documentent les différents types d'influence du français sur le shimaore tant à l'écrit (SMS et réseaux sociaux) qu'à l'oral. Le mélange des deux répertoires langagiers nommé « shimaozungu » par Maturafi (néologisme formé à partir des noms shimaore et shizungu) consiste majoritairement en l'emprunt de noms communs français. Certains, tels que *téléphoni* ou *mouchoiri* ne respectent pas l'orthographe phonétique du shimaore (*telefon* et *mushwari*) contrairement à des mots comme *fulera* (fleur) ou *likoli* (école, pour lequel l'article, absent du shimaore, est emprunté à l'image de *lopitali*, hôpital ou *laplaji*, plage). Cette hybridation de la langue mahoraise au contact du français fait craindre aux puristes une transformation graduelle vers un créole. La mise à l'écrit du shimaore montre la forte influence exercée par la littératie en français (par exemple utilisation de la graphie française « ou » plutôt que le simple « u » ou encore l'usage des accents), phénomène accru par l'absence de

politique linguistique. Ainsi, au contraire de certaines régions françaises où les panneaux routiers sont bilingues (notamment français/occitan, français/basque), les usagers n'ont pas d'autre choix que de lire Bandraboua, Longoni ou Mamoudzou à l'entrée des villages plutôt que *Bandrabwa*, *Dongoni* ou *Momoju*. •

² En shimaore, *shi* signifie « le parler de » et *mzungu* « le métropolitain blanc ».

Bibliographie

Ahmed-Chamanga, M., 2017, *Introduction à la grammaire structurale du comorien, volume II, Le shindzuani*, Moroni, Komedit Palashiyo.

Cassagnaud, J., 2007, *Mayotte, ces langues qui écrivent ton histoire*, Saint-Denis, Connaissances et savoirs.

Hinnebusch, T., et Nurse, D., 1993, *Swahili and Sabaki, a Linguistic History*, Volume 121, Oakland, University of California Press.

INSEE, 2022, « Enquête pratiques culturelles à Mayotte 2019. Mayotte, un territoire riche de ses langues et de ses traditions », *Insee Analyses Mayotte*, n° 33, juillet. <https://www.insee.fr/fr/information/6469743>

Liénard, F., 2011, « Le SMS à Mayotte : le cas d'un écrit quotidien favorisant la pratique des langues » dans Laroussi, F. et Liénard, F. (dir.), *Plurilinguisme, politique linguistique et éducation. Quels éclairages pour Mayotte ?*, Rouen, PURH, p. 99-120.

Maturafi, L., 2019, *Le français et le shimaoré à Mayotte : influences réci-proques*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry Montpellier 3.

Maturafi, L. et Dureysseix, F., 2021, *Rapport d'évaluation des dispositifs bilingues en maternelle 2014-2021*, Mamoudzou, Rectorat de Mayotte, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03570816/document>